Question russe, question allemande
Quelles réponses pour quelle Europe ?

par
Jean-François Simonart[*]

Voici, brièvement exposés, quelques résultats de recherches et de réflexions issus d'un an de travail à l'Est de l'Allemagne, à la frontière de l'Europe, cette « presque île surpeuplée » pour reprendre une expression de Robert Schuman. La visée fondamentale est d'analyser des idées avant d'analyser des faits, de dégager les concepts porteurs avant que de rendre compte d'événements précis. L'approche est métahistorique. Elle est synthétisée ici à travers trois questions. La première de celles-ci qui vient naturellement à l'esprit, est : pourquoi l'Allemagne et la Russie ? D'abord, parce qu'un simple et rapide regard sur une carte de l'Europe permet de se rendre compte immédiatement de la prépondérance géographique et géopolitique de ces deux Etats. Ensuite, parce que ces deux Etats ont noué une des relations spéciales les plus complexes du XX^{e} siècle. Pour Gorbatchev, l'Allemagne et la Russie ont une responsabilité vis-à-vis de l'Europe et elles peuvent jouer un rôle d'une importance capitale[1]. Kohl, quant à lui, évoquait un devoir à accomplir lors des grands tournants de la fin des années 80[2].

Avant d'aller plus loin, une sorte d'« avertissement » est nécessaire. Travailler l'Allemagne et la Russie, c'est travailler sur des passés complexes et des avenirs incertains, des passés incertains et des avenirs complexes. Car elles se posent toutes deux en « énigmes » historiques, de l'aveu même de leurs nationaux et de ceux qui les étudient. Il y a donc bien une question allemande et une question russe. Par la logique implacable de l'histoire, en 1990, au moment où la première était résolue dans sa dimension de division, la seconde rebondissait de façon spectaculaire. Ce ne fut pas par hasard car l'Allemagne et la Russie sont bon gré mal gré liées l'une à l'autre.

Ce qui nous amène à les « croiser », à les forcer à se rencontrer, et à aborder une deuxième question : les rapprochements. Il est pris soin d'éviter de faire des parallèles, parce que dans la géométrie euclidienne du moins, les parallèles ne se rejoignent qu'à l'infini. Le but est de montrer l'inverse, les rapprochements dans le concret, souligner les points de convergence et d'intersection. Ceux-ci sont regroupés en trois axes. Le premier axe de rapprochement est celui de la mutation des Etats et du poids des nations. Dites-moi comment vous vous nommez, je vous dirai ce que vous n'êtes pas. Le premier problème qui se présente est de répondre à la question : que sont l'Allemagne et la Russie ? Déjà énormément d'éléments peuvent se dégager de cette interrogation loin d'être banale qu'elle ne le paraît.

Il est fréquent et à peine caricatural de lire dans une phrase « URSS » et à la suivante, « Russie » et ce quel que soit le degré de spécialisation de l'auteur. Entre 1917 et 1991, bien des personnes hésitèrent pour appeler l'État qui avait Moscou pour capitale. L'URSS cachait mal la Russie historique et n'était qu'une transformation athée de l'Empire orthodoxe, un fait russe avant d'être un fait soviétique. Derrière l'élaboration du peuple soviétique se manifestait l'hégémonie des Russes sur tout le territoire de l'URSS. Le communisme russe ne fut qu'un simple filet, d'où la russité s'échappait de toute part[3]. Les maîtres du Kremlin savaient et savent encore que « la Russie est un manteau de nations »[4], parmi lesquelles la nation russe joue le rôle essentiel. Ce peuple est fondamentalement dominant et intégrateur, car impérial, et ce de nos jours encore dans

---

[*] Jean-François Simonart est candidat en philosophie, licencié en Sciences politiques (Relations Internationales), et titulaire d'un DEA en sciences politiques de l'Université catholique de Louvain. Il est lauréat du Prix de la Chaire Interbrew-Baillet Latour « Union européenne - Russie » UCL-KUL 2003.

le territoire de la Fédération. Actuellement, les Russes ont à faire face à de graves problèmes et leurs des inquiétudes, quant à la démographie, la santé publique, l'image internationale malmenée, leur économie, sont justifiées.

Quant à l'Allemagne, sa position incertaine, imprécise sur le continent, en l'absence de frontières dites naturelles à l'Est et à l'Ouest, n'a jamais encouragé son unité. De nombreuses dates peuvent témoigner d'un mouvement perpétuel de division et d'unification. Lorsque la RFA et la RDA sont créées en 1949, chacune d'elle ne reçoit qu'une portion du riche héritage de la Grande Allemagne, qui jusqu'aux environs de la seconde moitié du XIX^{e} siècle, incluait encore l'Autriche. En 1990, la RFA retrouve la RDA et s'agrandit dans la dialectique du *wieder*, celle de l'unification ou de la réunification. L'unité paraît enfin retrouvée. Pourtant, peu après le jour de la réunification, imploré, conjuré[5], il a bien fallu constater que le phénomène de l'*Ostalgie* état une résurgence du dialogue germano-allemand, non plus entre deux Etats mais dans le même Etat. Certes pleins de confiance pour l'avenir, les Allemands voient encore une fois leur homogénéité remise en question. Comme si la division traversait, naturellement, ontologiquement, l'être allemand de part en part. La Fédération de Russie réincarne la Russie, la RFA de 1990 ressuscite l'Allemagne. Au-delà des noms officiels et des appellations juridiques, ces changements de noms témoignent d'une histoire complexe, qui se place dans le sillage de l'héritage des empires, à la fois mythe et charge[6].

Un deuxième axe de rapprochement, très décisif, se joue sur le plan de la délicate question de l'identité. « L'autre face de la question russe, c'est la question allemande »[7]. Une forte sensation de vide, de perte de repères, de perte d'identité dans le passé anime les deux nations étudiées, quand bien même elles rêvent, et ceci est paradoxal, d'universalité. Allemagne et Russie possèdent la perception qu'elles sont investies par providence d'une vocation universelle. L'identité russe et l'identité allemande restent profondément des identités du doute et du pourquoi. La langue allemande a forgé le mot *Selbstbewusstsein*, qui peut se traduire par confiance en soi ou conscience que soi a un être. L'Allemagne et la Russie sont marquées par son absence. Ce n'est pas par hasard que c'est dans ces deux Etats qu'ont surgi nazisme et communisme. Parce que ces deux idéologies ont voulu combler le vide. Est-ce affaire du passé ? Oui, en un sens, car les années 90 ont été pour l'Allemagne et la Russie l'occasion de se chercher une nouvelle *Selbstbewusstsein*, une nouvelle identité nationale et internationale.

Après avoir posé ce diagnostic de malaise, la même approche cognitive amène à envisager une thérapie nationale. Comment guérir pour réconcilier les nations avec elles-mêmes et *ispo facto* avec les autres ? En reconnaissant les faits sereinement, en travaillant encore et toujours la mémoire et le sens du passé[8]. Effectivement, « l'enseignement doit prédisposer l'élève à une vision moins pessimiste, plus constructive, de l'avenir »[9]. Le principal travail de mémoire consiste à rendre les écoliers fiers de leur passé, pour éviter la culpabilité morbide tout en refusant le révisionnisme. Il faut récuser une lecture binaire de l'histoire, en noir et blanc, pour les passés tumultueux des deux Empires du mal qui ont émergé en Allemagne et en Russie.

L'opposition bon/mauvais est difficile à manier en relations internationales. Même nos démocraties sont parfois lâches et belliqueuses. Le mauvais d'hier peut devenir le bon de demain. La Russie est une puissance faible, pauvre, parce qu'elle reste fragile économiquement. L'Allemagne est une puissance civique, parce qu'elle est contrainte, par le traité 2+4 et sa société civile, à agir dans un but de paix. Ce qui amène au troisième axe de rapprochement : les rapprochements politiques. Historiquement, l'Allemagne et la Russie passent alternativement l'une pour l'autre comme alliée ou comme ennemie. *L'Ostpolitik* est l'histoire d'une moitié de l'Allemagne qui se réconcilie l'autre moitié et la Russie. 2+4 est la consécration du rapprochement : au nom de leurs intérêts, l'Allemagne et la Russie se considèrent comme bons voisins. Au long de la décennie 1990, la relation germano-russe est appelée un partenariat, une étroite collaboration, etc. L'autre est perçu comme un avocat, une ancre, une porte,…

Dans les années septante, Egon Bahr préconisait le changement par le rapprochement pour améliorer la mauvaise relation entre la RFA et l'URSS. Les petits pas vers l'Est de l'Ostpolitik de la RFA se sont mués en bonds de géant en 1989-1990 lors du processus de réunification de

l'Allemagne. C'est ce processus qui a prodigieusement accéléré la réconciliation avec la Russie et non l'inverse. Le changement qualitatif de la relation en 1990 est une des plus grandes mutations internationales de l'histoire et de la politique contemporaines. En quelques mois, tout au long du processus dit « 2+4 », l'Allemagne et la Russie sont passées de la rhétorique de la froideur à celle du partenariat et de l'amitié, mettant fin à une période de mésentente anormalement longue au regard de trois siècles d'un bilan relationnel plutôt positif.

Il est vital que Stalingrad devienne le Verdun de l'Est de l'Europe, comme symbole de réconciliation. On ne saurait mieux ailleurs qu'ici rappeler l'importance des relations personnelles et de l'humain dans les relations internationales. La bonne entente entre les dirigeants est primordiale pour la paix entre les peuples, chose accomplie et certifiée entre Kohl et Gorbatchev, Poutine et Schröder par exemple. Comme le pense avec raison Soloviev, l'État est une sphère sociale[10]. Or, social veut dire relation et donc engagement moral.

Nous sommes conduits à la troisième question : l'Europe, espace politique, espace de configuration (*Gestaltungraum*)[11]. Cette dernière est l'exutoire naturel aux questions russes, aux questions allemandes et aux questions véhiculées dans leur relation. Hôtes mal aimés et turbulents de la Maison commune européenne, image chère aux Russes car suffisamment large pour ne pas les exclure des affaires continentales, l'Allemagne et la Russie voient en l'Europe leur chance de normalisation. Un devoir de voisinage, imposé par la géographie et par la politique, empêche de rejeter la Russie hors de l'Europe. Sans la Russie, l'Europe serait frustrée, voilà ce que nous enseigne l'Allemagne, première porte vers l'Orient de l'Europe.

L'Europe du XX^{e} siècle a été modifiée de façon directement proportionnelle aux évolutions des questions russes et allemandes. Les mutations de l'URSS entraînées par l'arrivée de Gorbatchev ont provoqué les mutations de l'Europe dans années 1989-1990, des années de la parade des Nations. Pas l'inverse. D'un certain point de vue, c'est à Moscou que l'Europe nouvelle du mois de mai 2004 trouve son origine. L'Allemagne et la Russie posent des questions à l'Europe, trouvent des réponses dans l'Europe, apportent des réponses à l'Europe, pour elle-même et pour le continent.

Il est nécessaire d'être réalistes : malgré la réconciliation, l'Europe n'est pas encore unie. L'élargissement de l'OTAN, la question yougoslave, la question tchétchène constituent des pierres d'achoppements importantes et des points de frictions non négligeables. La frontière stratégique de l'Europe est l'OTAN , élargissement oblige, et court donc le long de l'ancienne frontière de l'URSS. Cette situation est susceptible de diviser encore tant que les séquelles de la guerre froide resteront présentes. Dans cette perspective, Berlin joue le rôle essentiel de raccourci géopolitique entre Moscou et Washington. L'Allemagne a la responsabilité d'une entreprise considérable pour l'Europe, à savoir celle d'être l'acteur le plus important entre Washington et Moscou[12]. Berlin a la tâche de jouer un rôle de balancier entre les Etats-Unis et l'URSS, de poursuivre l'élan et le souffle de 2+4, même et surtout, plus de dix ans « après ». De Stavropol au Sommet de Rome OTAN-Russie de mai 2003, la continuité est directe.

Que conclure ? La relation germano-russe est une des clés majeures de la compréhension théorique et du maintien pratique de la paix, de la stabilité et de la sécurité continentale. À l'Allemagne et à la Russie, il est naturellement dévolu, par leur taille et leur ambition, d'être les catalyseurs[13] de la paix continentale. Leur relation est une géopolitique critique. Une géopolitique, car l'Allemagne et la Russie posent et se sont posées des questions géopolitiques : *Heartland* briseur d'empire situé par McKinder en Russie, *Lebensraum* de Ratzel et *Geopolitik* de Haushofer. Elle est critique, car la relation germano-russe est, selon la pertinente observation de Roman Herzog, le « sismographe pour l'état des rapports politiques en Europe »[14].

Si la relation germano-russe va ou ira mal, il est certain que l'Europe va ou ira mal, en proportionnalité directe de l'intensité de la négativité des relations entre l'Allemagne et la Russie. Par contre, dès qu'il peut être constaté une collaboration plus étroite entre l'Allemagne et la Russie, un jugement lucide est de mise pour déterminer si les deux partenaires veulent la paix ou la guerre, non *entre eux*, ceci est important puisque par exemple le Pacte de non-agression de 1939 visait la paix entre Moscou et Berlin, mais *dans leur politique étrangère respective*. Le partenariat

doit être constructif et non pas destructif, constructif au sens qu'il ne menace personne dans le voisinage. Il y a donc deux conditions de positivité du destin de l'Europe au regard des relations germano-russes : rapprochement ET positivité. Depuis 1990, ces deux conditions étant réunies, l'Europe va donc bien.

Il s'agissait bien et il s'agira toujours de la guérison[15]. Guérison des mentalités et de la conscience des nations, guérison de la division pour l'Allemagne, guérison du communisme pour la Russie, guérison de la relation germano-russe. Guérison de l'Europe entière, sous le patronage presque exclusif de la *pax americana*. Intégré par le présent, le passé appelle le futur. L'Allemagne et la Russie possèdent donc éminemment, non seulement une communauté de destin, mais également une communauté de responsabilité (*Verantwortungsgemeinschaft*)[16] quant à la sécurité et à la paix de l'Europe. Ni tout à fait une entente cordiale ni vraiment une amitié sincère, la relation germano-russe, étant donné qu'elle est marquée par des intérêts de rapprochements supérieurs aux sentiments internationaux, est « un partenariat compliqué mais nécessaire »[17].

---

1 *Welt am Sonntag*, 13-10-2002.

2 Cf. M. GORBATCHEV, *Wie es war. Die deutsche Wiedervereinigung*, Berlin, Ullstein, 1999, p.67 et M. DÖHNOFF, « Wer einigte Deutschland ? », *Die Zeit*, n°4, 2002.

3 Cf. J. GAUVAIN, « Mode d'emploi. Contre certaines idées reçues », préface à V. SOLOVIEV, *Conscience de la Russie*, Paris, Egloff, 1950, p.7.

4 G. NIVAT, « Nationalité et nationalisme russe », in M. NIQUEUX (dir.), *La question russe: essais sur le nationalisme russe*, Paris, Editions universitaires, 1992, p.13.

5 Cf. C. VON KROCKOW, *Die Deutschen in ihrem Jahrhundert*, Reinbek, Rowohlt, 1990, p.326.

6 Cf. K. HILDEBRAND, *L'Empire du passé, La politique étrangère de Bismarck à Hitler*, cité par J.-P. GOUGEON, *L'identité allemande à l'entrée du XXI^e siècle*, Paris, Hachette, 1999, p.119.

7 J. RUPNIK, *L'autre Europe: crise et fin du communisme*, Paris, Seuil, 1993, p.64.

8 Pour la question de la mémoire dans les relations internationales, cf. V.-B. ROSOUX, « Le rôle de la mémoire en politique étrangère. Essai de théorisation », in T. DE WILDE, L. SPETSCHINSKY (dir.), *Les relations entre l'Union européenne et la Fédération de Russie*, Louvain-la-Neuve, Institut d'études européennes, 2000, pp.9-37.

9 R. SCHUMAN, *Pour l'Europe*, Paris, Nagel, 1964, p.51.

10 Cf. *La justification du bien : essai de philosophie morale*, Paris, Aubier-Montaigne, 1950, p.455

11 *Die Welt*, 12-09-2002.

12 M. STÜRMER, « Wiederkehr der Geschichte », in *Europäische Rundschau*, n°3, 1993, p.29, cité par H. MAGENHEIMER, « Russland und Deutschland-Wiederkehr der Geopolitik », in *Zeitschrift für Politik*, XXXI (n°4), 1994, p.400.

13 M. Gorbatchev lors de sa visite en RFA en 1989, cité par T. GARTON ASH, *Au nom de l'Europe. L'Allemagne dans un continent divisé*, Paris, Gallimard, 1995, p.136.

14 Roman Herzog au Kremlin, 01-09-1997, cité par S. MARTENS, *La politique à l'Est de la république fédérale d'Allemagne depuis 1949 : entre mythe et réalité*, Paris, PUF, 1998, p.174.

15 Cf. T. GARTON ASH, *op. cit.*, pp.20 ss.

16 Lothar de Maizière, cité par H. MAGENHEIMER, *loc.cit.*, p.400.

17 H. TIMMERMANN, « Deutschland und Russland : Eine schwierige, aber notwendige Partnerschaft », in *Internationale Politik und Gesellschaft*, LXLV (n°4), 1995, pp.357-367.

* *
*